

Université d'Été du GFEN 2026
Penser et construire les alternatives : une urgence !
Besançon – 7, 8, 9, 10 juillet 2026

Nous avons eu chaud ! Pendant 4 jours, le lycée Jules Haag de Besançon nous a accueilli pour notre Université d'Été, et il a fait très chaud – 3ème vague de canicule de l'année 2026 oblige... Malgré cette chaleur, nous fûmes une quarantaine, nous avons travaillé ensemble dans une ambiance conviviale et les échanges furent riches. Grâce à un système de garderie organisé durant cette UE, les parents de 5 enfants ont pu se rendre disponibles pour participer.

En préambule, l'auteur de ce compte-rendu tient à préciser que, malgré tous ses efforts, n'ayant pas réussi à acquérir le don d'ubiquité même en prenant des cours du soir, il ne pourra que rappeler le titre des différents ateliers qui se tenaient par moment en parallèle et ne pourra véritablement rendre compte que de l'atelier auquel il a participé à chaque fois.

Mardi 7 juillet : L'opinion, l'information, les savoirs, la vérité : comment y voir clair dans un monde chaotique ? Comment développer la rationalité critique ?

Après les remerciements de rigueur aux personnes ayant permis notre accueil au Lycée Jules Haag et aux personnels de l'établissement, l'UE s'est ouverte sur un rapide discours qui a mis en tension les paradoxes, voire les contradictions, de notre temps, paradoxes et contradictions qui dans notre époque anxiogène sont aussi des espaces de possibles.

Lors du premier temps de l'UE les participants furent ensuite conviés à un Karambouchacha. Des affiches étaient accrochées tout autour de la salle de plénière. Sur chacune d'elle, une affirmation ou une question avait été écrite : *IA, tu ne m'auras pas ! / Es-tu sûr.e d'être assez efficace ? / Nous sommes libres de nos choix, l'avenir nous appartient. / « Adaptez-vous, radaptez-vous qu'ils disaient ! » / Sommes-nous encore « tous capables » ? / Quelle paix quand la guerre est permanente ? / De quel(s) commun(s) avons-nous besoin ?*.

Durant une dizaine de minutes, les participants étaient invités à se positionner (physiquement) devant une phrase, à réagir et à échanger autour de cette phrase. Une personne était chargée de prendre note des échanges qui avaient lieu. Les participants ont eu la possibilité de se positionner devant 4 des affirmations proposées. Ce Karambouchacha a permis de se rencontrer en commençant à échanger intellectuellement autour de phrases en lien avec la thématique de l'Université.

Le second temps de la matinée a été une conférence interrompue d'Olivier Le Cour Grandmaison, enseignant-chercheur en sciences politiques et en philosophie politique, sur *Le mythe du roman national*. Olivier Le Cour Grandmaison a fait sa conférence en étant interrompu à deux reprises afin que les auditeurs puissent échanger en groupe de proximité sur ce qu'ils venaient d'entendre et faire remonter, à la fin de la deuxième interruption, les questions qu'ils se posaient. Durant sa conférence, il a rappelé le contexte historique très particulier de la construction du Roman National au début de la 3ème République : c'était juste après « deux grandes catastrophes à surmonter » : la défaite de 1870 et la Commune de Paris. Le choix politique de la construction d'un Roman National, avec ses promoteurs à l'époque, concomitant avec le choix de doter la France d'un vaste Empire Colonial, a été une des réponses des élites politiques et économiques pour tenter de mettre un terme aux révoltes sociales du 19ème Siècle et a eu pour conséquence, notamment, de créer un racisme systémique sensible encore aujourd'hui jusqu'au sommet de l'Etat.

Lors de ce premier après-midi, l'auteur de ce compte-rendu a choisi de participer à l'atelier avec Olivier Le Cour Grandmaison qui prolongeait la conférence du matin : « Origines et usages passés et présents du Roman National Républicain ». Olivier et Michel Neumayer nous ont invité à

formuler des questions suite à la conférence du matin auxquelles Olivier a tenté de répondre à partir de ses recherches. Je choisis de vous livrer les questions posées (c'est moins long que de retranscrire les réponses...)

- Qu'est-ce que c'est que l'Etat Républicain ? Quelle définition ?
- Comment s'emparer des questions soulevées par la conférence avec nos élèves ?
- Que faire des réactions de nos élèves en lien avec le racisme ? « Je vais me chercher un petit noir (= un café). » « Mais, maîtresse, tu es raciste si tu dis ça ! » Ou : « Tu es blanche, tu ne peux pas comprendre. »
- Aujourd'hui, les grandes nations sont toutes dans une phase révisionniste inquiétante. Est-ce nouveau ? Ou est-ce que ça a toujours eu lieu ?
- Comment rendre son rôle à la vérité contre les narratifs ?
- Face à des personnes qu'on a injustement attaqué au nom du droit : que faire ? Quelle est la place de ces personnes attaquées dans le Roman National ?
- Tout le monde est porteur d'une histoire personnelle. A quel moment cette histoire rencontre le Roman National ? Comment on s'y confronte ? (avec tous les risques de dissonance cognitive que cela comporte)
- Question de Récits et du Roman : pourrait-on faire des contre-récits transdisciplinaires ? Peut-on créer des ponts ? Peut-on éveiller des consciences par ce biais ?
- Le récit national suprémaciste fonde notre conception nationale du vivre ensemble par la construction d'un ennemi commun. Cet ennemi commun est-il toujours le même ? S'effondre-t-il ? Change-t-il ? (Actuellement, en France, soutenir Gaza est impossible car l'ennemi qui a été construit, c'est le musulman)
- Y a-t-il des débats d'historiens de différents pays sur un même sujet ? Quelle est la place de ces débats ? (Autour du Roman National : entre historiens Français, Allemand et Algérien par exemple).
- Qu'est-ce qui pourrait faire bouger les programmes en France ?
- Quel est le rôle des médias sur les mythes nationaux ?
- Est-ce que les ateliers d'écriture peuvent faire bouger ces questions ?
- Comment le double projet de « colonisation contre la sociale » et de « roman national » pour surmonter les « deux catastrophes » s'est-il construit ? Etait-il le fait d'un petit groupe très organisé et très actifs ? Qui en étaient les membres ? Ou s'agit-il d'un projet qui s'est organisé et a fini par trouver sa cohérence à partir d'actions locales et/ou individuelles ?

Les deux autres ateliers proposés étaient :

- *A la recherche de la vérité*, démarche proposée par le GFEN Ile-de-France, animée par Alice Bouaziz.
- *Vivant et rapport au vivant*, démarche proposée par le Secteur Science et animée par Bruno Astulfo.

En fin d'après-midi, le temps de panel a été l'occasion de réexaminer la question du jour au travers des vécus de la journée. Voici quelques points saillants relevés par votre serviteur.

D'une part, le besoin de démystification pour prendre de la distance avec tous les discours cherchant à asseoir des dominations dont on peut être imprégné. Pour cela, il est nécessaire d'identifier tous les récits idéologiques qu'on tente de nous imposer et de les confronter à des faits établis/à établir, au réel. Mais aussi aux questions épistémologiques et d'histoire des savoirs. Pour cela, les outils du GFEN, et notamment la Démarche d'Auto-socio-construction est un outil remarquable.

D'autre part, il faut réussir à faire quelque chose de l'émotion, afin que le savoir et la rationalité ne soient pas coupées du vécu réel des humains. Toute construction intellectuelle qui est mensongère crée du ressentiment via le sentiment d'exclusion, car elle entre en conflit avec le vécu et les

émotions de certaines personnes.

Enfin, se pose la question de la participation des jeunes générations à ce qui va advenir : comment leur donner la parole ? Comment leur permettre de prendre la main dès à présent sur le monde qui est le leur pour le transformer – voire pour faire la révolution ?

Mercredi 8 juillet : La technique : super-pouvoir à conquérir ou nouvel asservissement ?

La deuxième journée s'est ouverte avec une *Conférence interactive*. Trois intervenants ont été invités à nous faire part de leurs réflexions autour de la question de la technique. Chacune de ces interventions était limitée dans le temps (20 minutes). Après chacune d'elle, les auditeurs étaient invités à venir écrire leurs questionnements sur des affiches accrochées à cette fin. Lorsque les trois interventions ont été terminées, une table ronde a été organisée entre les intervenants et la salle, les intervenants étant invités à commencer par choisir des questions écrites sur les affiches auxquels ils souhaitaient répondre.

Eric Barbier, journaliste à l'*Est Républicain* et militant très investi au sein de la SNJ (Syndicat National des Journalistes), a fait son intervention sur les ravages de l'arrivée de l'IA dans les rédactions. Son argumentaire a notamment visé à montrer que l'arrivée de l'IA dans les rédactions s'est faite essentiellement dans une logique économique de réduction violente de la masse salariale (« Arme de destruction massive de l'emploi ») au détriment de la qualité de l'information écrite qui n'est alors plus éditorialisée. Il a par ailleurs rappelé que l'IA n'est pas fiable pour produire de l'information (parce qu'elle n'a qu'une approche probabiliste), et qu'en plus de consommer des quantités de ressources colossale en eau, en énergies, en infrastructure, elle procède par un extractivisme prédateur des contenus qui ne respecte aucune des règles du droit de propriété intellectuel des auteurs que sont les journalistes, les scientifiques et les services administratifs. Il a rappelé une Une de l'*Humanité* qui a récemment titré « Alerte démocratique » en raison de l'arrivée de l'IA dans les rédactions.

Julien Cueille, professeur de philosophie, psychanalyste et militant au GFEN, a fait son intervention sur les discours institutionnels sur l'IA, d'une part, et sur l'utilisation de l'IA dans les classes, d'autre part. Côté institution, un discours général se dessine qui commence toujours par mettre en avant les dangers de l'IA, puis par rappeler que l'IA existe et qu'elle est (massivement?) utilisée, pour enfin terminer en disant qu'une IA éthique et maîtrisée peut rendre « de grands services » (favoriser l'apprentissages par la découverte, la création, la coopération ; rendre l'enseignement plus explicite ; faire de l'analyse de pratique ; mettre en œuvre la pédagogie institutionnelle ; avoir une pédagogie différenciée et inclusive plus efficace : « l'IA serait plus humaine que l'humain. »). Sauf que ce discours sur l'IA ressemble furieusement à celui qui s'est tenu lors de l'arrivée du numérique éducatif. Avec des résultats peu probants sur les apprentissages. Côté élèves, il y a un usage massif et « un peu bourrin » de l'IA. Avec néanmoins un discours qui peut être critique : « l'IA peut jouer des sales tours » ; la gamification peut laisser sceptique les élèves. Enfin, côté enseignants, si certains sont des refuseurs obstinés, d'autres s'emparent petit à petit de l'IA sur des tâches qui semblent d'abord périphériques (tâches administratives, mise en forme...) et, à force d'utilisation, ils finissent pas utiliser l'IA dans leur cœur de métier (demande d'idées, demande de planification de séances). Julien a terminé en posant la question de nos mécanismes inconscient : si l'IA n'est pas à l'origine de troubles cognitifs, l'IA se présente, dans une période marquée par l'anxiété et le manque de confiance en soi, comme une solution technologique qui vient combler nos fragilités et nos failles, tant du côté des élèves que du côté des enseignants. Et donc vient renforcer les troubles cognitifs.

Stéphane Bouquey, professeur des écoles, militant au GFEN, a fait son intervention sur la pensée de Jacques Elul et de Bernard Charbonneau, deux penseurs de la technique qui ont écrit et publié

durant la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Pour Ellul, lecteur de Marx, si le capitalisme est le « facteur déterminant » au XIX^{ème} siècle, ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, c'est la technique le facteur déterminant. Technique à entendre comme la recherche des moyens les plus efficaces dans tous les domaines. Ce qui fait qu'aujourd'hui, la technique recouvre l'intégralité des activités humaines, et l'homme aussi ! La technique est devenue puissance, et elle élimine tout ce qu'elle ne peut pas assimiler. Jusqu'au XIX^{ème} siècle, la technique était limitée, la relation humaine domine, l'homme peut se passer des techniques. Le poids de la technique n'est pas surhumain. Avec la technique moderne, selon J. Ellul, on change de paradigme. La technique moderne se caractérise par : la *rationalisation*, qui fait que la technique devient le nouveau milieu de l'homme et qu'elle n'est plus médiatisée par une culture ou une pensée ; l'*automatisation*, qui fait que plus personne ne peut échapper à la technique, au point que la technique supprime toute activité non-technique ; l'*auto-accroissement*, la technique se développe par elle-même, indépendamment de l'homme, en captant toujours plus de ressources et de domaines ; l'*unicité*, les techniques forment un tout dont on ne peut s'extraire.

L'après-midi de ce deuxième jour, j'ai participé à un atelier Arpentage sur deux textes d'Alexandre Grothendieck (*Allons-nous continuer la recherche scientifique ?* et *Comment je suis devenu militant ?*), proposé par Geneviève Guilpain du Secteur philo. Geneviève a fait lire ces textes à ses élèves de Terminale qui se destinent à des carrières en lien avec les sciences ou l'ingénierie. Alexandre Grothendieck était un mathématicien brillant, qui bénéficiait d'une place en or dans le monde de la recherche. Jusqu'au jour où il a pris conscience que ses recherches étaient en partie financées par les entreprises d'armement. Il a alors quitté son poste, est parti vivre en Ariège et a consacré une bonne partie de son énergie à ses activités militantes. Il a notamment fondé la revue *Survivre et vivre*. Dans ces deux textes, l'auteur parle de son cheminement intellectuel et des raisons pour lesquelles il a fait un choix aussi radical. Geneviève a choisi ces textes car ils permettent de poser plusieurs questions : quelle est la finalité des sciences ? quelle est notre responsabilité à nous, enseignants, du fait de notre discours sur les sciences ? Qui milite, pourquoi et comment ? Pour mener l'arpentage, Geneviève nous a demandé d'identifier dans chaque portion de texte dont nous avons la responsabilité : quelles sont les idées essentielles et les concepts clés ? Quelles questions (se) pose et (nous) pose l'auteur ? Quelles questions nous sommes-nous posées ?

Les deux autres ateliers proposés cet après-midi étaient :

- *La face cachée de la technique*, avec Stéphane Bouquey (GFEN 33)
- *Cabinet d'enquête et déambulation autour d'un roman pédagogique à l'âge des super-IA*, avec Christian Blanvillain du Groupe Roman d'Education Nouvelle.

La journée s'est à nouveau terminée par un panel qui est revenu sur la question du jour.

Dans un premier temps, nombre des remarques échangées lors de ce panel étaient plutôt pessimistes. Deux constats étaient partagés. D'une part, l'omniprésence des nouvelles technologies crée de la dépendance au nom, notamment, de « l'efficacité », concept souvent non-défini et qui, une fois invoqué, verrouille tout débat. (Un exemple cité a été : l'IA serait capable de faire mieux classe que nous, enseignant). D'autre part, la technique n'est finalement qu'un outil permettant d'accroître les dominations sociales, économiques et écologiques de ceux qui sont déjà dans les positions les plus dominantes.

Dans un second temps, des réflexions ont été faites conduisant à envisager des premières perspectives de résistance et de lutte. L'importance de réfléchir aux finalités de l'éducation et du fonctionnement social a été pointée plusieurs fois. La nécessité d'informations et de la connaissance construite pour permettre un vrai débat démocratique et mettre à mal les propos de ceux qui « racontent n'importe quoi », le tout s'accompagnant de la construction d'un regard critique. Enfin, la question des engagements radicaux s'est posée. À la manière d'Alexandre Grothendieck, qui a

tout quitté pour se consacrer à ses seules activités militantes. Mais aussi, de manière plus modeste, dans nos pratiques et actions quotidiennes.

Dans la soirée, un événement imprévu s'est organisé. Michel Breut, qui était venu participer à l'université, a souhaité partager un texte. Il a écrit une contribution en son nom concernant l'éducation pour nourrir le programme de la France Insoumise et devait le présenter à l'Institut La Boétie la semaine suivante. Durant environ une heure, un échange a eu lieu autour de ce texte avec ceux qui le souhaitaient.

Jeudi 9 juillet : Cultures plurielles : au-delà des différences, comment faire du commun ?

La troisième journée s'est ouverte directement par des ateliers.

L'auteur de ce compte-rendu a choisi de participer à l'atelier-scène poésie Haïtienne, animé par Stéphanie Fouquet et Patricia Cros, du secteur poésie-écriture. Elles ont fait le choix d'inviter Réginaldo Louis Jeune, qui habite et travaille en France, mais qui est d'origine haïtienne. L'atelier était en tension permanente entre un atelier et un spectacle. Des phases de lectures théâtralisées de poètes haïtiens se croisaient avec un relevé de « bouts de textes » par les participants. Ces bouts de textes, collectés sous forme de fresque, ont donné lieu à une mise en voix collective puis à une improvisation par Stéphanie, Patricia et Réginaldo au sein de laquelle les participants, d'abord auditeurs, sont venus trouver leur place. Enfin, par petits groupes, les participants ont pu eux-mêmes improviser à partir de tout ce qui était à leur disposition.

Après la thématique « lourde » de la veille, cet atelier a suscité beaucoup d'émotions, tant de la joie que de la colère. Dans sa forme poétique, il a également permis des compréhensions et des déplacements inattendus de la pensée. Enfin, le vécu collectif a été précieux, tant pour entrer dans une poésie peu connue que pour s'autoriser à entrer dans les actions sollicitées par le dispositif.

Les deux autres ateliers de la matinée étaient :

- *Prendre en compte le multilinguisme des élèves*, animé par Sophie Reboul du GFEN 25
- *La carte des identités*, animé par le GFEN-Ile de France.

L'après-midi, j'ai participé à l'atelier *L'agroécologie contre le dérèglement climatique*, animé par Catherine Ledrapiet et Camille Danzon du Secteur Sciences. L'enjeu de l'atelier était, dans un premier temps, de réfléchir à partir d'éléments d'informations à l'accélération actuelle des alternances sécheresse-inondation. Puis, dans un second temps, de réfléchir aux solutions possibles, pouvant être mises en place très rapidement pour certaines, notamment dans le domaine agricole, pour tenter de renverser la tendance.

Dans le premier temps, nous devions travailler en groupe sur une question en lien avec les sécheresses et les inondations. Chaque groupe avait une question et des documents différents. Nous avons ainsi exploré la composition et le rôle des sols, les effets de l'agriculture, le cycle de l'eau – qui nécessitait de déconstruire beaucoup de faux savoirs. La compréhension et les échanges se faisaient au sein de chaque groupe avant une présentation collective qui nous a permis d'appréhender les liens entre tous ces thèmes. De là, les propositions de changements ont aisément découlé et ont permis de se rendre compte que le réchauffement climatique et ses conséquences ne sont pas une fatalité si on s'en donne les moyens.

Les deux autres ateliers de l'après-midi étaient :

- *Korczak : Faire reconnaître les enfants comme sujet de droit*, animé par Colette Charlet.
- *Histoire et mémoire : pourquoi un cinéma d'intervention*, échange et discussion avec le cinéaste Medhi Lalaoui.

Le panel de fin d'après-midi, qui visait encore une fois à un retour sur la question du jour, a été cadré un peu différemment. Après une phase de discussion en petits groupes (comme les jours précédents), les différents groupes ont été invités à envoyer un rapporteur qui devait faire une intervention courte (1 minute) sur les points les plus saillants de leur discussion. Les remarques ont encore une fois été très riches. Pour pouvoir participer à faire du commun, il faut reconnaître la différence de l'autre et sa différence à soi, il faut savoir d'où chacun parle. Le conflit peut devenir riche dès lors qu'il n'est pas perçu comme une agression. Enfin, il n'est point nécessaire de partager des valeurs ou des représentations pour « faire ensemble » : on fait du commun en produisant ensemble, le commun se construit au fur et à mesure, il n'est pas besoin de le postuler ou de l'identifier au départ.

Après un pique-nique convivial dans un parc Bizontin, la journée s'est terminée avec la projection-débat du film *Kanaki-Nouvelle Calédonie, un caillou dans ma chaussure*, de Medhi Lalaoui, auquel l'auteur de ce compte-rendu n'a malheureusement pas pu participer.

Vendredi 10 juillet : Émancipation, libération, désaliénation : comment s'autoriser ? Quels engagements, quelles solidarités, quelles résistances-désobéissances construire ?

Au début de cette dernière journée d'Université, les troupes commençaient à être très clairsemées. Néanmoins, les trois ateliers du matin ont eu lieu.

J'ai participé à l'atelier proposé par le GFEN Ile-de-France et mené par Pascal Diard : *1936, retour sur le premier Front Populaire (historiographie)*. L'enjeu de cette démarche était double. D'une part, se poser la question des sources et faire une critique de sources. D'autre part, faire le point sur les débats historiographiques actuels à propos de cette période.

Nous avons commencé par énoncer, chacun, les questions que nous nous posions sur cette période. Ensuite, nous nous sommes retrouvés, chacun, avec des dossiers de documents concernant cette période. Charge à nous, individuellement ou par deux, de faire une critique de ces sources. Enfin, nous avons eu, chacun, un texte récent d'historien à lire sur cette période avec mission d'en faire un rapport au collectif.

Au fil de la démarche, les questions que nous nous posions au début trouvaient des débuts de réponse : quel était l'état des rapports de force dans cette période ? Que savons-nous de la mobilisation des agriculteurs durant le Front Populaire ? Quelle a été la réaction de la classe bourgeoise durant cette période, comment s'est-elle organisée ? Quelle était la place des femmes ? Au-delà de l'imagerie (qui tourne peut-être à la mythologie) avec les premiers congés payés, quelle a été l'héritage du Front populaire ? Quel statut accorder aux sources ? Comment nous disent-elles quelque chose de la période ? Faut-il chercher des sources « objectives » ? Quid des sources « orales » et des sources « populaires » (chansons, etc...) ? Et surtout, on a vu que les questionnements des historiens sur cette période évoluaient aussi au fil du temps, en fonction de l'époque à laquelle ils ont écrit.

Les deux autres ateliers proposés ce matin-là étaient :

- *Les œuvres d'art, ça s'admire ou ça se travaille ?* Avec une visite-démarche de l'exposition *Ceija Stojka : Garder les yeux ouverts*, proposée par la GFEN 25 et animée par Emeline Vimeux et Pascale Billerey.
- *Culture de paix/culture de guerre + Quelle éducation à la paix*, double démarche proposée par Michel Neumayer et Catherine Ledrapière au titre du LIEN.

L'après-midi, nous n'étions plus que 15. Nous avons choisi de tous nous réunir dans le même atelier, le chantier *Genre et stéréotype de genre* proposé par le GFEN 75 et animé par Camille Danzon et

Anne Laborne.

Dans l'idée de construire une démarche autour de la question du genre, le GFEN 75 avait repris la démarche du texte à trou sur un extrait de l'album de littérature jeunesse *Mademoiselle Zazie a-t-elle un zizi ?* Le groupe Paris a proposé cette démarche en sachant d'avance qu'elle n'était pas satisfaisante pour l'avoir testée avec quelques enfants. Le but de cet après-midi était de vivre cette démarche pour en construire une analyse critique collective afin de sortir de l'impasse. Malgré les insuffisances annoncées du contenu, la situation du texte à trous a produit l'enthousiasme et la mobilisation habituels des participants – avec de nombreux éclats de rire. Et les analyses qui ont découlé ont été très enrichissantes :

- le texte ne donne que le point de vue du garçon, pas celui de la fille ;
- pour avoir une meilleure analyse des questions de genre, on pourrait recourir aux outils de l'analyse matérialiste afin de mettre au jour comment on parle des rapports de domination hommes-femmes (l'ouvrage *La révolte des cocottes* a même été suggéré) ;
- en ayant une entrée par les stéréotypes de genre, on tombe dans une analyse dépolitisée parce qu'on ne parle pas des rapports de domination ;
- le texte choisi est finalement un peu bête, car il propose une modélisation caricaturale.

Nous avons enfin conclu cette Université d'Été avec un dernier panel où nous avons invité les personnes qui étaient encore là à « faire la clôture de l'UE », à nous dire ce qu'ils retenaient comme perspectives ou comme projets suite à ces quatre jours. En dépit de la fatigue – et de la chaleur – les prises de paroles ont encore été de qualité, montrant que ces quatre jours ouvraient de projets et/ou des envies tant individuelles que collectives. Je ne suis malheureusement pas en état de vous en faire rapport car, ayant animé cette dernière plage, je n'ai pu prendre de notes.